



« Danse « Delhi » », puzzle de sept pièces en un acte

A La **Colline** un texte d'Ivan Viripaev, mis en scène par Galin Stoevd

Théâtre

Accrochez-vous. Pendant longtemps, avec *Danse « Delhi »*, au Théâtre de la Colline, à Paris, jusqu'au 1^{er} juin, vous ne saurez pas sur quel pied danser. Vous ne saurez pas si c'est drôle ou tragique. Vous vous demanderez, avec un peu de lassitude peut-être, si l'auteur, le Russe Ivan Viripaev, et le metteur en scène, le Bulgare Galin Stoevd, se sont livrés à l'un de ces petits jeux post-modernes, et un peu vains, de déconstruction du « vieux » théâtre psychologique, ou si ce jeu est leur manière à eux de s'approcher d'une vérité humaine fondamentale. La fin du spectacle vous apportera la réponse. Comme une claqué. La patience, au théâtre, est souvent récompensée.

Car c'est d'abord un jeu théâtral que met en place Ivan Viripaev – né en 1974 à Irkoutsk, en Sibérie, il est un des chefs de file de la nouvelle dramaturgie russe. Sept pièces en un acte composent *Danse « Delhi »*, série de variations musicales autour de six personnages en quête, non pas d'un auteur, comme chez Pirandello, mais de quelque chose d'indicible, qui s'esquissera peu à peu.

Voilà d'abord Catherine, ou Katia (Océane Mozas). Danseuse, elle qui a inventé cette danse « Delhi » qui obsède les autres personnages, comme si elle était une clé permettant d'ouvrir l'un des secrets de la vie. Dans le décor d'hôpital où tout advient, voici ensuite La Fem-

me âgée, qui n'a pas de nom (Caroline Chaniolleau), « critique de danse professionnelle », comme elle ne cesse de se présenter, et amie de Katia et de sa mère, Alina Pavlovna (Marie-Christine Orry). Les accompagne Andreï (Fabrice Adde), amant de Katia et mari d'Olga (Anna Cervinka). L'Infirmière, ainsi nommée (Valentine Gérard), complète les pièces d'un puzzle que Viripaev agence de manière différente de pièce en pièce.

Dans chacune d'elles, l'auteur fait mourir un des personnages,

Des personnages en quête de quelque chose d'indicible qui s'esquissera peu à peu

comme une expérience de laboratoire permettant d'examiner les réactions des autres. Et longtemps, donc, on se demande où il veut en venir, tant son texte un peu trop bavard joue avec les clichés du mélodrame et du vaudeville – au point par moments de sembler tomber dedans.

Mais peu à peu, à sa manière distancée et grinçante, c'est toute la gamme de notre rapport à la souffrance que déploie *Danse « Delhi »*, chaque couleur, chaque note étant incarnée par un personnage : le marché du compassionnel avec l'infirmière, le dépassement de cette souffrance, sa transformation en beauté par l'art et par l'amour,

représentés par Katia, la culpabilité indépassable, individuelle et collective – Auschwitz – avec Andreï, etc.

Que faire avec sa douleur ? Quelle valeur a-t-elle, dans un monde où tout, en permanence, vise à nous anesthésier, à nous protéger du risque de ressentir ? Ces questions, que *Danse « Delhi »* instille comme un poison lent, explosent en une fin – enfin – bouleversante, qui donne tout son sens au puzzle qui précède, aussi conceptuel qu'il ait pu apparaître. Ce qui explose, avec le personnage d'Olga, en un moment comme seul le théâtre peut en offrir, c'est la réalité brute et nue de la souffrance humaine, face à laquelle il n'y a plus rien à dire.

Ainsi se boucle *Danse « Delhi »*, grâce à l'intensité d'Anna Cervinka. Elle est bien entourée, surtout par Caroline Chaniolleau et Marie-Christine Orry, qui naviguent avec maestria dans les zones de malaise et d'inconfort où entraîne le spectacle. Mais il manque encore à cette belle comédienne qu'est Océane Mozas ce « twist » de mystère qui entraînerait définitivement dans sa danse. ■

Fabienne Darge

Danse « Delhi », d'Ivan Viripaev. Mise en scène : Galin Stoevd. Théâtre national de la Colline, 15, rue Malte-Brun, Paris 20^e. M^o Gambetta. Tél. : 01-44-62-52-52. Jusqu'au 1^{er} juin. Mardi à 19 heures. Du mercredi au samedi à 21 heures. Dimanche à 16 heures. De 13 € à 27 €. Durée : 2 heures